

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 73 (1934)
Heft: 51

Rubrik: Lo vîlhio dèvesâ
Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOÛ
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques Il. 1160

ANNONCES :
Administration du Conteur
Pré-du-Marché, Lausanne

A NOS ABONNÉS

Avec la fin de l'année qui approche, les administrateurs de journaux ne manquent pas de faire part à leurs abonnés des plus chaleureuses et les plus aimables recommandations.

Hélas ! pour le « Conteur Vaudois », le voici arrivé au terme de sa soixante-troisième année et il a le chagrin de vous annoncer qu'il ne peut continuer à vous rendre visite tous les samedis. Il est victime de la crise. Pas assez d'abonnés, pas assez de collaborateurs. Il a perdu au cours de cette année le plus fervent de ses amis, M. le notaire Fiaux. Malgré les appels S. O. S., aucune voix ne s'est élevée pour accepter la grosse responsabilité de la direction.

L'administration adresse des remerciements très vifs aux collaborateurs bénévoles qui ont assumé jusqu'à présent la rédaction du « Conteur Vaudois ».

Sa pensée de gratitude va plus spécialement à Marc à Louis qui, depuis trente ans, a écrit plus de mille articles. Nous pouvons lui assurer que c'est avec chagrin qu'un bon nombre de lecteurs le quitte. Merci à Marc à Louis pour les bons moments passés en son agréable et aimable compagnie.

Merci aussi à Jean des Sapins, à Julius, à Schabzigre, MM. A. Gaillard, Kissling, L. Mogeon, Wolfli, Sami, Gédéon des Amburnex, A. Mex, A. Vauthier, B. Guex, Cyprien, et à tant d'autres qui ont apporté leur collaboration désintéressée.

Merci aussi et surtout à tous les abonnés anciens, il y en a qui recevaient le « Conteur » depuis plus de cinquante ans. Merci de tout cœur.

Et maintenant, que le « Conteur » ne sera plus, nous vous prions de reporter votre bienveillant appui sur l'« Almanach du Conteur » qui restera encore et vous apportera chaque année un écho de ce qu'a été le « Conteur Vaudois » pendant plus de 73 ans.

L'Administration.

DECEMBRE

DECEMBRE la lumineuse fête de Noël, qui renouvelle la joie dans tous les cœurs chrétiens et le fait battre de reconnaissance et d'adoration, sans l'étoile de Bethléem qui ravive son éclat pour éclairer notre chemin et percer les ténèbres qui trop souvent nous enveloppent, décembre serait le plus long, le plus maussade et surtout le plus mélancolique des mois. Ce serre-file des douze marcheurs du temps a beau presser le pas pour arriver à la dernière étape, il ne parvient pas à nous illusionner, à alléger la pesanteur des jours par le prolongement des nuits, à nous procurer le repos après lequel nous soupignons, ni la joie sereine d'avoir réalisé nos possibilités les plus raisonnables.

Il a plus la livrée d'un huissier, d'un administrateur des pompes funèbres que celle d'un messenger de bonnes nouvelles, d'un page de la cour des miracles ou d'un ambassadeur de royal lignage. Ne préside-t-il pas à Pagonie de l'année ? Ne dirige-t-il pas un requiem plutôt qu'un *Te Deum*, et avec quel orchestre et dans quel temple ? Avec les rumeurs du vent aigre ou les sifflements de la bise rageuse, les croisements des corbeaux, les plaintes des malheureux, les gémissements des souffrants, les haines des révoltés, les propos insipides ou blagueurs et épiques des amuseurs, des jouisseurs, et cela sous un ciel de cendre, dans la campagne en deuil, dans les pauvres foyers et les mornes chantiers, sous les lustres et les hauts plafonds stuqués.

Et les étrennes qu'il prépare, direz-vous ? Il y met ses soins, il y met son temps et s'ingénie à satisfaire chacun. N'apporte-t-il pas ainsi un peu de joie ? N'ouvre-t-il pas généreusement les bourses et les cœurs et ne fait-il pas un monde d'heureux ?

D'heureux, je ne vois guère que les enfants

qui n'oublie pas St-Nicolas et qui reçoivent au gré et au delà de leurs désirs ; leur joie de recevoir n'est pas diminuée — barbare, j'allais dire empoisonnée ! — par le souci de donner, de savoir que donner. La pensée évangélique « il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir » subit, ces temps, de rudes assauts contraires ; elle a de la peine à faire triompher sa luminosité non seulement chez ceux dont les moyens sont très restreints, mais chez ceux qui remplissent le rôle de « bon enfant » avec indifférence, avec ennui, seulement par devoir, parce que c'est la coutume, qu'on compte sur leur libéralité pour mesurer leur degré d'affection, parce qu'enfin ils ne peuvent faire autrement.

Mari, vous donnez à votre femme une fourrure en peau de lapin quand elle en désire un en loutre, en taupe ou en petit-gris : quelle douce surprise et quel heureux choix ! Parents, vous donnez à votre fils un abonnement à l'« Illustration », alors qu'il ambitionnait une montre-bracelet ; à votre fille un superbe nécessaire à ouvrage quand elle ne rêvait que bracelet ou collier en or : charmant et utile attention, conseil déguisé, qui ne sont pas prisés à leur valeur et qui mêlent une goutte d'acide aux épanchements affectueux.

— Que dire de l'embarras de l'oncle, de la tante, sur lesquels on compte tant ? S'ils sont célibataires, ils sont tenus de faire le bonheur de leurs neveux et nièces — fussent-ils une douzaine — de deviner leurs préférences, de les combler, pour se faire pardonner de rester sans famille.

Mais laissons cette pluie d'étrennes ; la meilleure pluie serait celle qui empêcherait le plus maigre pactole de tarir, la plus modeste bourse de ne pouvant nouer les deux bouts, trop long étant l'intervalle entre la dette à payer et le bon à tirer. Décembre, c'est la grêle des impôts, des notes en souffrance à acquitter, des abonnements à renouveler ; c'est le défilé à la porte de tous les colporteurs, ordinaires et occasionnels, et si vous pouviez répondre favorablement à leurs sollicitations, vous rempliriez vos armoires de brosses, de savonnettes, de papier à lettres, d'enveloppes, de lacets de souliers..., votre garde-manger de bricoles, de biscuits, de tomates, de vacherins... Vous êtes éternel autant que peiné de devoir renvoyer « à sec » quelques-uns de ces gagne-petit, que vous reconnaissez sans peine à leur coup de sonnette et auxquels vous voudriez bien pouvoir faire dire que vous êtes absent.

Décembre, à lui seul, nous vieillit d'une année, car il recueille les souvenirs, les classe, les revit, idéalise les uns, tempère l'amertume des autres. Il nous force à établir notre bilan moral aussi bien que notre bilan matériel ; heureux sommes-nous si le bénéfice du premier fait passer à l'arrière-plan le déficit du second.

Mais décembre, le plus long des mois, le plus lourd de pensées et de préoccupations, est aussi celui qui rapproche les cœurs, resserre les liens de famille, qui met dans les âmes les pensées les plus hautes, les plus graves comme les plus joyeuses.

Bon vieux décembre, nous ne t'en voulons pas, suis ton chemin et serre les rangs de tes prédécesseurs pour faire place à l'an nouveau tout chargé de promesses !

A. Gaillard.



ON VILHIO CONSELLIER

E z'affère l'ant tot parâi bin tsandzi du lè z'altro iâdzo, mimameint po lè consellier. L'è que, se vouâ l'ant lo tsemin de fè, lo trame et lo tenotmobile po veni à Lozena, dein lo vilhio teimps n'ètai pas dâo mimo. Faillâi veni à pi âobin preindre lo tser à banc âo s'aguelhî su la pousta, que n'ètai dza pas tant quemôido, pansu quemet l'étant. Bin soveint, po la pousta, po ne pas itre trào cougnî, demandâvant duve plîeèce, mâ de bi savâi que lè faillâi iena de côute l'otra et na pas iena dedein et l'otra su l'impériale quemet l'ire arrevâ à monsu Gorgosson, on pucheint consellier de prâo llien de Lozena.

Dein clii teimps quie — lâi a vilhio, noutron ancien menistre n'ètai pas oncora fé — lâi avâi pas tant de cliiâo cabaret pè la Citâ : l'étant doû, Bise et Hurni, et se lè consellier n'ètai pas vè l'on âo l'altro, l'étant âo Grand Conset, tot bounameint.

L'ètai prâo molézi po monsu Gorgosson de modâ ti lè dzo po l'ottô. Faillâi dan sè reduire pè Lozena, dein on petit hôtet, iô l'ètai quasu asse bin que dein sa carrâie. Omète pouâve reintrâ quand voliâve la veillâ sein sè fère remauffâ pè sa Lisette. N'è pas po dere qu'eîn fasâi metî, mâ, vo z'âi ti prâo d'âdzo po savâi qu'on è tot benaise de trinquottâ quauque verre avouè lè z'ami.

L'è po cein que monsu Gorgosson l'avâi de âo petit Christian, l'Allemand dâo canton de Berne que l'ètai portier pè l'hôtet, dza du grantenet :

— Accuta, Christian, tè faut mè baillî on pâilo âo pllian-pi. N'âmo rein tant montâ cliiâo z'ègra, à mon âdzo.

Et monsu Gorgosson l'avâi zu son pâilo à pllian-pi, quemet de justo ! on vilhio tsand ! (client).

Vaitcè qu'à onna fin de veillâ, lo Christian sè repassâve ein li-mimo ti lè nom dâi *z'aberdzê* (coucheurs, hôtes) po savâi se pouâve binstout allâ dremi li-mimo.

— T'einlèvâ, so sè desâ, sant ti reduit que monsu Gorgosson. Mè fâ attendre. Mè foudrâ lo bramâ tot ein lo galeint, quand vindra.

Justameint on oût senaillî. L'ètai lo consellier, ono bocon èmu.

Christian lâi dit :

— Che suis pien gontent de fous foir, monsieur Gorgosson. Fotre lit s'ennuyait tout seul, déchâ longtemp.

Quand Peut disne bramâ, lâi baille la cliiâ et ti lè doû vant sè reduire.

Vaitcè qu'on momeint aprî, Christian que l'ètai dza ein pantet ie reloût guelenâ :

— Ah ! vas isch da pou un gommerce, que sè dit.

L'âovre lo guetset (*guichet*), guegne et fâ :

— Qui est là ?

— L'è mè.

— Qui mè ?

— Mè, lo consellier, monsu Gorgosson.

— Monsu Gorgosson, il est déchà rentré et il n'est pas ressorti, puisque la porte il est fermée.
— Cein sè pào. Su pas reintrà du que su ice.
Ouvre-moi, Christian.

— A qui ?
— A mè, tè dio ! monsu Gorgosson !
— Mais, monsieur Gorgosson, fous fous rappelez pas que vous êtes déchà venu il y a une ponne demi-heure. Fous réféz.
— On bi diàbllo que révo. Aovre-mè.

Christian voliève pas ein demôdre. Gorgosson l'ètai dà venià et pu l'è bon. Lâi avâi àovè et voliève pas ràovri à quaucon que lâi avâi dza àovè et que n'ètai pas ressaillâ.

— Mâ, tè dio que su mè, que desâi monsu Gorgosson.

— Si c'ètre fous, fous être déchà rentré. Fous fous rappelez pas.

— Quecha, mâ...

— Mâ... quoi ?

— Su tsezâ pè la fenitra. *Marc à Louis.*

Le public absent. — Quelques rares fauteuils d'orchestre sont occupés. Le drame que l'on joue et qui comporte un assez grand nombre de figurants est stupide. Deux ou trois coups de sifflet se font entendre. Alors, le chef de la tournée bondit vers la rampe et s'écrie :

— Si vous sifflez encore, vous aurez affaire à nous... N'oubliez pas que nous sommes plus nombreux que vous.

SILHOUETTES LAUSANNOISES D'AUTREFOIS



Le petit récit fantaisiste « Sur la piste », paru dans le *Conteur* du 1er décembre et où il était question de « Dodo », aura sans doute éveillé le souvenir d'autres personnes dont les vieux Lausannois se rappellent encore. Nous allons essayer de les faire revivre.

Dans le quartier de la rue Centrale-Pépinet, on pouvait rencontrer, il y a cinquante ans, un singulier bonhomme, un Bernois de pure race qui s'appelaient Hans Schmutziger. Tout le monde lui disait « Jeangueli ». Il affectionnait son costume de fruitier : pantalon de grosse futaine et gilet noir brodé, sans manches. Son métier officiel : commissionnaire-oirer. Signe distinctif : une grosse chaîne de montre, pesant au moins 500 gr., chargée qu'elle était d'une superbe collection de breloques en argent massif, soit : clochettes, croix, cornes, écussons, ours, chamois et autres insignes de fantaisie. Le cliquetis de cette argenterie précédait le porteur qui en était très fier. Contrairement à son nom qui, traduit, veut dire « individu sale », cet homme avait la manie de la propreté. Sa figure, taillée à coup de hache, refusait comme un miroir. Douze fois au moins, par jour, il brossait, dans la rue, son costume qui était déjà irréprochable et l'on affirmait que, dans sa manie, il récrait chaque jour sa chambrette de célibataire, située au Petit St-Jean, Le Service d'hygiène, s'il avait existé à cette époque, aurait pu citer « Jeangueli » comme modèle.

Une autre silhouette curieuse de ce temps-là fut le « Père Idéal », vieux maniaque inoffensif, à la barbe de neige, toujours soigné dans sa mise, regard brillant et mobile. Sa manie : les fleurettes de saison, dont son chapeau et sa boutonnière étaient abondamment garnis. Il sortait des poches de sa veste de petits vases contenant une fleur épanouie ou en bouton qu'il montrait aux passants, en disant : « Ça, c'est l'Idéal ! »

Qui se souvient encore de la « Marguerite de Renens », une pauvre femme à l'esprit quelque peu déséquilibré — par suite d'un amour malheureux, racontait-on ? Tous les jours de marché, elle venait à pied à Lausanne, se mettait au bord du trottoir, en Pépinet et offrait, d'une pauvre voix éraillée, de misérables petits « bouquets », composés de branchettes de sapin, de marguerites, de pissenlits ou autres fleurs des champs. Un lambeau de vieux chapeau de paille, garni tout autour de marguerites, maintenait tout juste une tignasse blond-filasse qui ne devait guère connaître le peigne, encore moins l'ondulation permanente.

— Achetez-moi un bouquet, mademoiselle,

pour votre fiancé, disait-elle aux passantes, en accompagnant son offre d'un sourire qui, dans sa bouche édentée, faisait plutôt pitié. Et, c'est par pitié qu'on lui achetait, moyennant une obole minime, un de ses bouquets lamentables, quitte à le jeter, quand la vendeuse ne pouvait plus voir le geste.

Dans un autre genre, il y avait encore l'ancien légionnaire *Bornand*, soi-disant cireur sur St-François, histoire d'avoir une position sociale. Lorsqu'il avait eu la chance d'avoir deux ou trois paires de chaussures crottées à nettoyer, il s'empressait de transformer ce gain providentiel en épargne liquide au prochain café de « La Couronne ».

Cette opération renouvelée plusieurs fois par jour, notre homme sentait se réveiller en lui la fibre patriotique que tout bon « Sainte-Cri » doit avoir. Il se mettait alors à chanter « Vaudois ! Un nouveau jour se lève ! », puis allait s'agenouiller au milieu du Pont Pichard — l'ancien — devant le socle de granit sur lequel figurait, sculpté, l'écusson vaudois qu'il embrassait alors avec ferveur. Manie innocente à laquelle le bon jus de nos vignes n'était pas étranger. Cela faisait la joie des gosses de ce temps-là et ne causait de mal à personne.

Sans retourner aussi loin dans l'histoire, un autre phénomène lausannois attira, pendant un certain temps, la curiosité de la population. Nous voulons parler de la « Mère Citron », minable colporteuse, surnommée ainsi, parce qu'elle fit commerce d'un article unique : les citrons. Qui ne se souvient de sa légendaire silhouette et de sa non moins légendaire poussette, contenant l'inévitable panier à bras rempli de ce fruit juteux du Midi ? C'était l'image navrante de la pauvreté sordide, inspirant d'emblée la pitié. Mais, si ce que l'on racontait sur cette pauvre femme était vrai, la pitié n'était pas extrêmement justifiée ! Chaussée de vieilles pantoufles usées jusqu'au bout, ceinte d'un tablier plus ou moins propre, la « Mère Citron » allait, en boitant, d'un café à l'autre, visitant même les grands restaurants, tous les jours, par tous les temps et jusqu'aux heures avancées de la nuit, offrant sa marchandise.

— Des citrons, mon bon Mossieu, pour votre dame ! Voyez ! Ils sont beaux. Deux pour 15, trois pour 25 !

Presque toujours, le consommateur sollicité répondait :

— Ma bonne dame ! Je veux bien vous prendre un citron, parce que je ne peux pas remplir mes poches avec votre article. Mais je n'en veux qu'un, vous m'entendez !

C'est alors que la marchande, une maniaque aussi, répondait :

— Non, mon bon Mossieu, je ne fais pas le détail. C'est 2 pour 15 ou 3 pour 25 !

Et la bonne femme n'entendait pas d'autres raisonnements.

C'était donc, déjà, presque l'Uniprix.

Un jour que cette singulière commerçante offrait ses citrons dans un restaurant de la Riponne, laissant sa poussette sur le trottoir, des collégiens à la recherche d'une bonne farce, imaginèrent de dévisser les quatre écrous de ce véhicule, puis allèrent se cacher dans un corridor voisin, dans l'attente de l'évènement prévu et voulu. Cela ne tarda pas. La « Mère Citron » reprit sa poussette, qui n'était pas encore aérodynamique, et se mit en route. Après trois pas, les quatre roues se défilèrent dans toutes les directions et le panier culbuta, semant sur la chaussée son jaune contenu. Lamentations, cris, injures ! C'est alors que les auteurs de cet accident « appliquèrent » hypocritement, comme par hasard,

— Pauvre femme ! Qu'est-ce qui vous arrive ? Attendez ; on va vous remettre ce « fourbi en cinq sec ! »

Puis les sacrifiants se retirèrent, avec la satisfaction d'avoir fait, au moins une fois de leur vie, une bonne action !

Notre bonne femme avait un don spécial pour éveiller la pitié des passants. Son champ d'opération préféré était le kiosque des trams de St-

François. Choissant un moment de forte affluence, elle mimait à la perfection la personne qui a perdu quelque chose. Tournant en rond et poussant des soupirs à fendre un boute-roue, elle scrutait le sol, tout en marmottant :

— Si c'est pas malheureux ! Une pauvre femme comme moi ! Perdre un franc !

Inévitablement, il se trouvait toujours une âme généreuse pour tirer sa bourse et lui dire :

— Tenez, ma pauvre femme ! Ne cherchez plus ; c'est inutile, avec tout ce monde.

Se confondant en remerciements larmoyants, la « Mère Citron » s'en allait, tirant la jambe, en pensant, peut-être, au fond d'elle-même :

— Cela a encore réussi cette fois !

F. Woelfli.

« **L'Illustré** » de Noël. — Un beau numéro, et intéressant ! Relevons notamment : contes et images de Noël, un nouveau feuilleton, la Sarre internationalisée, les Prix Nobel de la paix, Fémina et Goncourt ; double page sur la maison paysanne suisse ; les plaintes des riverains du Zuyderzee asséchés, curieux reportage illustré ; la « Dame aux camélias » à l'écran ; oasis égyptiennes vues par des Genevois ; A. Couchepin, élu président du Tribunal fédéral ; les chefs d'orchestre Furtwengler et Weingartner ; la mode, etc.

POUR LES MARIIS QUI BATTENT LEURS FEMMES

NOUS pouvons en parler maintenant en toute tranquillité, puisque le mois de mai est passé depuis longtemps et que le prochain n'est pas encore bien près...

Voici de quoi il s'agit : c'est très grave, ainsi que vous vous en rendez compte immédiatement.

Nous ne doutons pas que cette affaire ne jette le trouble en bien des ménages et c'est pourquoi nous avons hésité longtemps avant de la rendre publique. Nous avons cependant envers la vérité des devoirs auxquels nous ne pouvons pas nous soustraire.

Sait-on que, pendant le mois de mai, il est absolument interdit aux maris de battre leurs femmes ?

La loi date du moyen-âge, mais elle n'a jamais été rapportée. Elle est donc encore parfaitement en vigueur et tout homme doit s'y conformer strictement. En voici le texte complet et précis :

« Toutes et quantes fois qu'un mari bat sa femme durant le mois de may, les femmes du lieu doivent le faire trotter sur l'âne, par joyuseté et esbattement, ou le mettre sur charrette et trébuchet, et conduire trois jours durant en lui baillant son droit, c'est assavoir pain, eau et fromage. »

C'est clair et net.

Prenons-en donc notre parti, profitons de l'hiver pour battre convenablement nos femmes si nous ne voulons pas, au mois de mai, risquer de trotter sur l'âne et d'être nourris pendant trois jours rien que d'eau, de pain et de fromage...

LES ÉTRENNES DE JEAN-PAUL

MON SIEUR écrit, assis à son bureau. Jean-Paul, joli bambin de quatre ans, a lâché son cheval de bois et, insensiblement, se rapproche de son papa, tourne autour de sa chaise... Quel projet roule-t-il encore dans sa tête de petit malin ? enfin, une voix câline s'élève :

— Papa !...

Pas de réponse. Monsieur est très absorbé.

La voix se fait douceuseuse :

— Mon petit papa !...

— Mon chéri...

Mais le père ne lève pas la tête de sa feuille de papier.

Il sent alors deux petits bras qui, d'une douce étreinte lui enserrant la jambe et une joue se poser sur son genou. Comment résister à ces deux yeux flatteurs qui, parmi les boucles blondes, le regardent ? Le papa dépose un baiser sur la tête de son fils.

— Dis, papa...